Laurent Jenny

L'événement figural

Ces quelques pages sont pour mieux cerner le jeu du « figural » : je veux parler de ce bouleversement formel toujours virtuellement à l'œuvre dans le discours, et où ce dernier trouve le ressort de son autorité et de sa puissance. Si en effet nous parlons, nous écoutons encore, ce n'est pas seulement en fonction de toutes les réquisitions sociales, pratiques, contractuelles de la communication, c'est aussi que du cœur de la parole est attendue une actualité « autre » qui déjoue les motifs de la communication, défasse les formes de ses contrats ou de ses jeux, découpe même les contours de ses articulations. Seuls cette chance et ce risque, donnés en même temps que la parole, justifient que nous écoutions, que nous lisions encore, bien que la plupart des énoncés nous apparaissent inauthentiques et figés.

De cet événement, qui passe par une déliaison linguistique mais ne s'y arrête pas, de son ébruitement *passager,* ce que nous attendons, ce qui nous attend, c'est, pêle-mêle (je le dis trop vite pour pouvoir y revenir) : une sortie périlleuse de la langue ; un resurgissement du sensible au cœur de l'intelligible ; une relance du mouvement qui porte au dire ; et, dans une recomposition de forme inappropriable, une ouverture à l'événementialité du réel, qui nous expose à un sens, à un destin[1]. Ceci sur tous les modes qu'on voudra : futiles, graves ou distraits, répétitifs ou occasionnels ; mais qui n'enlèvent rien à l'irréductibilité de l'événement.

L'actualité en question n'est donc pas l'affaire d'un genre ou d'une situation pragmatique particulière (même s'il est vrai que certains types de discours en font leur enjeu explicite). Elle est une condition plus générale de

1. Je lis ceci de Jean-François Lyotard (*Le postmoderne expliqué aux enfants,* Galilée, 1986, p. 142) à propos de proses de Walter Benjamin : « Ce qui fait événement dans la rencontre d'un mot, d'une odeur, d'un lieu, d'un livre, d'un visage, n'est pas sa nouveauté comparée à d'autres " événements ". C'est qu'il a valeur d'initiation en lui-même. On ne le sait que plus tard. Il a ouvert une plaie dans la sensibilité. On le sait parce qu'elle s'est ouverte depuis et se rouvrira, scandant une temporalité secrète, peut-être inaperçue. Cette plaie a fait entrer dans un monde inconnu, mais sans jamais le faire connaître. L'initiation n'initie à rien, elle commence. » Lyotard noue ainsi de façon éclairante l'irreprésentable de l'événement — qui contraint à l'éprouver sensiblement — et la temporalité qu'il ouvre — celle d'une insistance. Si l'événement pose la question du destin, c'est qu'un avenir y est impliqué, que nous nous efforçons de lire. Il détient le secret de la répétition d'un ébranlement en nous, à laquelle notre chair même est soumise, mais sur laquelle nous sommes aveugles.

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

la parole, et comme son revers le plus intime. Ce caractère non spécifique du figural n'entraîne pas pour autant qu'il soit informe ou justiciable d'aucune *poétique*, au sens connu d'un inventaire des matériaux, des dispositifs, et des effets qui y sont généralement impliqués. Une métaphore, un « mot juste », une plaisanterie, un beau vers, un poème, une trouvaille conceptuelle, un proverbe, un lapsus, autant d'agencements plus ou moins ambitieux et momentanés, où se laissent repérer des tensions esthétiques, des modes d'évocation de sens, qui « configurent » (pour employer un mot de P. Ricœur) l'événement.

Appelons donc « figural[2] » le processus esthético-sémantique qui conditionne la reconduction du discours à la puissance de l'actualité. « Le figural » plutôt que « les figures » qui évoquent des opérations spécifiques, locales dans le discours, et hétérogènes ; plutôt que « le figuré » qui renvoie à un pur effet de sens, souvent compris comme une espèce du signifié ; plutôt que « le figuratif », riche, lui, de connotations dynamiques, mais qui nous engage dans une métaphoricité visuelle gênante. Quant à la définition du figural comme « processus esthético-sémantique », elle implique que s'y trouvent noués des phénomènes tensionnels et des phénomènes représentatifs. Elle revient à admettre qu'une figure ne se convertit pas totalement dans le jeu d'inférences et de constructions représentatives qu'elle suscite. Elle suggère que, même interprétée, une figure peut insister à travers des restes tensionnels. Une poétique du figural devrait décrire, dans une suite d'élucidations réciproques, les dispositifs formels et les moments phénoménologiques qu'ils produisent au cours de ce processus. Il ne s'agit ici que s'en décliner quelques thèmes.

Discours et événement.

Dire du figural qu'il se produit comme un événement, ce pourrait être, dans un premier temps, reconnaître simplement son appartenance à l'univers du discours. « Tout discours se produit comme un événement[3] » ou plutôt comme une multiplicité d'événements simultanés que nous avons de la peine à distinguer tant ils sont étroitement impliqués les uns par les autres. Essayons tout de même.

---

2. Je substantive l'adjectif, employé dans un sens proche, me semble-t-il, par Jean-Louis Galay, « Esquisses pour une théorie figurale du discours », *Poétique* 20, 1974. Sur un sujet si vaste, je renonce par avance à acquitter toutes mes dettes. Mais, outre cet article important de J.-L. Galay, certains travaux ont constamment inspiré et orienté ma réflexion. Ainsi : *la Prose du monde* de Maurice Merleau-Ponty (Paris, Gallimard, 1969) ; « Vers une théorie généralisée de la figure » de Michel Deguy, *Critique* 269, 1969 (et de très nombreux développements de cet article programmatique dans les écrits de M. Deguy jusqu'à aujourd'hui) ; l'indispensable *Discours, figure* de Jean-François Lyotard (Klincksieck, 1971) ; *la Métaphore vive* de Paul Ricœur (Seuil, 1975) et sa série *Temps et récit* (I et II, Seuil, 1983-1984) ; *l'Acte de lecture* de Wolfgang Iser (1976, P. Mardaga, 1985), et bien d'autres... Je remercie aussi J.-Y. Pouilloux de ses commentaires, de ses encouragements, et de ses précisions sur le texte chinois du *Tao*.

3. Rappelle Ricœur qui y voit le premier « trait distinctif » du sémantique par rapport au sémiotique (*la Métaphore vive*, p. 92).

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

Au plus simple, l'événement est d'ordre combinatoire. Simplicité d'ailleurs très problématique elle-même : pour saisir mon énoncé comme « combinaison », il faut que je fasse abstraction à la fois du mouvement intentionnel qui m'a porté vers lui et de l'extériorité dans laquelle il se réalise. Contradictoirement, en effet, j'ai dû anticiper une parole achevée, sur le mode d'un projet, et j'ai « assisté » à une réalisation discursive qui a dépassé mes expectatives en précision, en consistance formelle, en conséquences sémantiques et contextuelles (l'énoncé en s'achevant s'est aussi ouvert à d'innombrables relations avec d'autres énoncés antérieurs). Lorsque Saussure caractérise la parole comme jeu de « combinaisons par lesquelles le sujet parlant utilise le code de la langue[4] », il faut donc y voir une fiction théorique qui ne parvient à poser le sujet parlant en « utilisateur » de la langue qu'en écartant momentanément toute la dimension intentionnelle et énonciative de la parole. Jamais je n' « utilise » à proprement parler des règles combinatoires pour agencer des unités puisées comme des dominos ou des boules de loto dans le « trésor » linguistique. Ma parole a d'abord dû être une visée globale, avant de pouvoir s'analyser en éléments. Ce n'est qu'au moment où je reconsidère mon énoncé « réalisé », « extériorisé », que je peux porter sur lui un regard objectif et détaché, et feindre que mon activité discursive a été celle d'un assemblage verbal.

D'ailleurs, et Saussure ne l'ignore pas, même dans une vision purement objective du discours, un tel modèle demande à être précisé. On ne peut se contenter de postuler simplement ce vis-à-vis ingénu du trésor des signes et de l'inventivité individuelle. Non seulement le choix des signes au sein de la phrase est contraint par leur appartenance à des classes syntagmatiques (plus tard, chez les générativistes, par un ensemble de règles de réécriture), mais les modèles de phrase sont largement déterminés rhétoriquement par des contraintes de genre discursif, par la syntagmatique d'un genre donné.

Pour autant la parole n'en garde pas moins sa qualité d'*événement*, si l'on entend par là qu'il s'y produit des effets irréductibles aux conditions qui l'expliquent. Quelles que soient en effet les règles productives qui justifient *a posteriori* la forme de ma parole, la *réalisation* de la langue *en* parole entraîne sur plusieurs plans un changement d'ordre absolu.

Au plan combinatoire, d'abord, les signes entrent dans la dimension de l'Unique. En se combinant, ils composent des ensembles phrastiques chaque fois singuliers, et ils s'y trouvent marqués de valeurs contextuelles chaque fois nouvelles. Et même lorsque les énoncés semblent se répéter identiques (comme il arrive dans l'usage des proverbes, formules consacrées, ou « scies » à la mode), par la variation des contextes, on reconnaît encore des événements distincts et non répétables. Il n'y a donc pas de banalité. L'émergence du singulier discursif à partir du collectif linguistique marque la parole la plus « commerciale » (au sens mallarméen), celle du politique, du pédagogue ou de l' « homme sans qualités ». Elle en est l'inépuisable

4. *Cours de linguistique générale*, ch. III, 1 Payot, 1969, p. 31.

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

événement. Et il est toujours loisible de penser à un énoncé comme à une « donne », un coup de dés lexical qui, dans le jeu du sens, ouvre des possibilités toujours différentes, et, en même temps, redit sans cesse l'occurrence pure, l' « avoir lieu » par lequel s'ouvre la possibilité de la parole en même temps que de tout ce qui « arrive ». Tantôt lui répondant, tantôt la devançant, l'Unique discursif manifeste ainsi l'événementialité du réel.

Il en participe aussi matériellement. Et ce n'est pas le moindre aspect de l'événement. En s'extériorisant, les signes se concrétisent plastiquement, dans une matière sonore ou spatiale, mais de toute façon mondaine, et cette concrétisation ne peut se faire sans qu'apparaissent des valeurs rythmiques, des rapports de tonalité ou de position, dénués de pertinence linguistique propre, toute une vibration sensorielle aux franges de l'énoncé que sa plus grande univocité ne saurait exclure.

J'entends quelqu'un dire à mi-voix : *La chaleur a fini par tomber,* et tout de suite cet énoncé se déploie dans le temps, il devient mesurable, il suffirait d'en souligner un peu les accents pour y faire apparaître un ennéasyllabe ternaire ; et si je prête maintenant attention à sa matière phonétique, je peux aisément y relever des qualités spécifiques : remarquer l'étirement des premières syllabes sur leurs constrictives et leurs vibrantes (notamment le [R] allongeant sous l'accent de *chaleur*), la netteté articulatoire des occlusives de la dernière mesure, la modulation des timbres sous l'accent qui passent du grave au plus aigu à l'aigu [œ]→[i]→[e] selon une ligne mélodique légèrement circonflexe, etc. Autant de nuances plastiques à quoi l'on ne s'arrête pas, infiniment détaillables, repoussées à l'arrière-plan par le jeu obnubilant des relations phonologiques, mais qui lestent l'énoncé de son poids de réalité, suscitent peut-être une imperceptible « réponse » posturale, et demeurent en disponibilité de signification. Un autre contexte — par exemple métrique —, une légère scansion, un ton plus poétique, pourraient soudain en relever toute la plasticité et l'engager dans des jeux esthético-sémantiques.

Or, cette bordure sensible qui se déploie à mesure de l'énoncé, on peut bien y voir une forme d' « interface » entre le discours et le monde. Mais il faut aller plus loin : c'est cela même qui scelle la réalité des signes et par là configure leur pouvoir de référer à quelque réalité que ce soit. Effectivement, ce ne sont pas seulement les déictiques et les noms qui embrayent la langue sur son autre. La matière sensible du discours a une valeur « déictique » en ce qu'elle se montre elle-même orientée vers le monde. Et c'est aussi de là que le discours puise son pouvoir de transmuer les signes abstraits en vecteurs de ce qui excède leur existence linguistique. Il y a là une événementialité « ordinaire » du discours, où le figural est déjà impliqué si l'on veut bien admettre qu'il recouvre tout le champ des interactions entre forme linguistique et forme non linguistique. On voit donc qu'il intervient déjà sur un plan décisif, qui n'est autre que celui de la « réalisation » de la langue.

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

Inséparablement de cette réalisation matérielle, l'énoncé s'ouvre au monde par un double renvoi, en deçà de lui-même à sa source, et au-delà à un monde d'objets de parole. Ainsi se parachève et s'explicite le travail de singularisation déjà ébauché dans la composition et dans la plasticisation de l'énoncé : non seulement l'énoncé a *une* forme, mais il procède d'*un* énonciateur et vise *une* circonstance. Triple singularité donc à la fois sensiblement manifestée, logiquement impliquée (un énoncé renvoie nécessairement à une cause et à un monde), discursivement exhibée (à travers ces signes-limites que sont les déictiques).

De l'énonciation, je me contenterai de souligner (après tant d'autres) qu'elle « fait événement » précisément en ce qu'elle est irréductible à une simple « expression » de la subjectivité du sujet parlant. Sans doute l'énoncé s'organise-t-il tout entier (temporalité, deixis, etc.) autour de la position spécifique d'un moi dans le temps et dans l'espace. Et ce moi apparaît non seulement à travers des marques de subjectivité mais dans tous les aspects de l'énoncé : la particularité d'un lexique, d'un rythme, d'une syntaxe... En sorte qu'on peut bien considérer comme l'événement le plus propre à la parole cette production par le discours du point focal d'où il rayonne. Mais l'événementialité tient tout autant à ce qui dans cette production s'écarte du moi au moment où elle le signifie. « Mes » signes me demeurent toujours largement inappropriables. Leur objectivité, leur « extériorité », peut en un point me les faire contempler comme des choses ou des natures mortes. Sans doute me révèlent-ils à moi-même, mais en me révélant à moi-même, ils creusent une distance incomblable entre moi et eux. « En avance » sur moi, ils semblent détenir le secret de mon identité. En fait, ils ont plutôt ouvert un espace de conjecture proprement augural, où ce qui se « révèle », davantage qu'un moi, c'est une disposition où un moi pourrait se jouer. Ainsi je sens trop, sauf à tomber dans l'illusion de l' « expression » ou du « style », qui méconnaissent cette « béance » énonciative, que je ne saurais rejoindre tout à fait mes signes. Cet agencement de mots, « c'est tout moi », c'est la signature de ma parole, mais j'y vois aussi tout l'aléatoire d'une invention qui aurait pu être autre, et tout le mystère d'une disposition où autre chose que moi (moi connu) s'annonce...

Quant à la référence au monde, elle est tout aussi irréductible à une conséquence mécanique du discours. La parole, en effet, ne trouve pas un monde tout constitué avant elle, et qu'elle se contenterait d'épeler. Tout autant elle produit ce monde en le sommant de paraître. « Objet » par « objet », elle le situe en vis-à-vis du discours, elle en fait le terme de cette ostension qu'elle promène sur un horizon d'apparition. Et là encore l'événement, autant que dans la production, réside dans le contre-coup de celle-ci. Dans le mouvement pour rejoindre tel ou tel objet du monde, on a ouvert une « profondeur » qui est aussi une distance. Et aucune accumulation de mes mots ne pourra jamais la réduire. La multiplication des visées diffractera seulement cette distance en mille perspectives, offrant d'ailleurs du même coup la chance d'une mobilité d' « intentions » et de projets...

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

Tels sont donc les thèmes (connus et trop brièvement reparcourus ici) de l'événementialité discursive. Et s'il fallait les rassembler, je dirais encore ceci : que le discours, fait de la matière du monde, la déployant avec lui, est aussi le lieu où ce monde se divise en lui-même, s'arrache à lui-même sans pourtant y perdre toute plasticité, et fonde la possibilité d'un retrait qui n'est pas une séparation absolue. Ce débat entre un étirement sensible (est-il *seulement* sensible ? il faudra y revenir) et une articulation, voilà bien ce qui se rejoue tacitement en chacune des prises de la parole, comme si l'issue en était encore incertaine malgré l'ancienneté des langues et l'usure des discours.

Lorsque le figural *paraît*, c'est donc sur fond de cette événementialité ordinaire, mais, dirait-on, à une puissance redoublée. Avec le figural, la langue ne semble pas seulement « mise en œuvre », «réalisée », mais aussi retrempée à son origine, restaurée dans une puissance première d'apprésentation, reforgée en des signes neufs. L'actualité figurale est ainsi marquée phénoménologiquement d'une qualité propre, c'est celle d'un *événement dans l'événement*. Effectivement, l'hétérogène n'y est plus seulement attesté en bordure des signes comme le réel qu'ils visent et d'où ils émergent. Mais c'est dans la mise en œuvre du code qu'il resurgit, au cœur même des formes discursives, et comme pour contester leur achèvement. La prégnance de rapports sensibles ou la mise en échec de la compétence linguistique en des lieux de l'énoncé ont défait l'homogénéité du discours : tout n'y a pas la même qualité, des « blancs » sémantiques apparaissent ou des formes inassimilables au linguistique. Les signes sont devenus incertains dans leurs contours, mobiles dans leurs assemblages, problématiques dans leur valeur. Le figural, tout en ayant pour fond l'événementialité discursive, contraint à reconsidérer la forme même de la langue (son découpage en signes, ses règles combinatoires), il nous ramène à une décision « première » sur la forme de cette langue, il nous en représente le moment d'émergence et d'arbitraire. En sorte que le *coup double* de l'événement tient dans cette réciprocité qui fait survenir la production d'un sens discursif *par* une représentation de la langue. Qui associe une puissance de désignation à une réouverture des écarts de la langue.

Figural et re-présentation

Soit donc un exemple d'apparition du figural. Tel matin, je feuillette en dilettante une traduction savante du *Tao-tö-king*[5]. Lecture distraite, lointaine et peu sérieuse, jusqu'à ce que je trébuche sur ces mots :

l'ascension d'une terrasse en printemps.

5. *Le Livre de la Voie et de la Vertu*, édition J.-J.-L. Duyvendak, Maisonneuve, Paris, 1981.

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

Sensible à un « bougé » dans le texte (ou de moi vers lui), dont je n'identifie pas encore le lieu, je relis :

> *Mais quand tous les hommes ont une réunion joyeuse comme pour la célébration d'un grand sacrifice ou l'ascension d'une terrasse en printemps...*

Je vois mieux à présent d'où vient mon trouble : c'est ce *en (printemps)* qui m'a arrêté par son équivoque. Faut-il y voir une détermination temporelle de l'ascension (mais alors il faut aussi postuler une négligence du traducteur qui aura utilisé la préposition *en*, de nuance plus durative, là où on attendrait régulièrement *au* — car c'est bien *a* + *le* = *au* qui régit les indications temporelles de saison et seules des raisons euphoniques de proscription du hiatus justifient l'emploi de *en* avant les saisons à initiale vocalique telles que *été* ou *hiver*) ou doit-on le comprendre comme une détermination de « manière » du nom *terrasse* (dans ce cas la préposition paraît appropriée, mais le sens général de l'expression semble à la limite de l'acceptabilité) ? Un moment, tout est suspendu dans ces quelques mots qui hésitent entre deux articulations syntaxiques et où se dessine une aire de sens en attente. Ce que l'énoncé perd en représentation sémantique, il le gagne d'ailleurs en force tensionnelle. Son inachèvement me mobilise dans un travail interprétatif, et la tension ne cessera qu'avec l'établissement d'une représentation acceptable.

J'ai très vite admis (sur des indices externes, il faut le reconnaître, tels que soin de l'édition, scrupule érudit d'une traduction attentive à chaque nuance sémantique) que la négligence du traducteur était peu vraisemblable. *En* ici ne devrait donc pas être pris au sens temporel. J'éprouve pourtant le sentiment persistant d'une infraction discursive dans l'expression *terrasse en printemps.* Et cela, même si de nombreuses déterminations du nom à nuance de « manière » me viennent à l'esprit, tout à fait régulières, elles, et construites sur un modèle apparemment identique à celui que je soupçonne d'incorrection : ainsi *(arbre) en fleurs, (soleil) en gloire, (homme) en colère.* C'est donc que dans son usage « normal » le *en* a une valeur plus spécifique qu'il n'y paraît, et impose des restrictions combinatoires dont la logique m'échappe encore. L'écart me provoque ainsi à la reconnaissance d'une forme de la langue — forme qui jusque-là n'avait d'existence qu'implicite dans mon intuition de sujet parlant. L'évaluation du figural commence par une évocation de la langue.

Me voici amené à reconsidérer la valeur du *en* et sa règle d'emploi. La préposition marque en général « la position à l'intérieur de limites spatiales, temporelles ou notionnelles » (Robert). C'est dire que sa polysémie en langue procède déjà d'un glissement métaphorique. Elle traite comme des *espaces* circonscrits, traversables, habitables, des *états* (floraux, glorieux, colériques). En tant qu'elle régit des « manières », elle est une méta-

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

phore « d'usage », ou encore « littérale[6] », c'est-à-dire qu'elle a perdu son pouvoir de redescription — mais en garde une mémoire affaiblie dans sa polysémie. Il y a autre chose de remarquable dans l'emploi du *en* : au sens de la « manière », il exclut la détermination par l'article, d'où cette nuance abstraite, inactualisée des spécifications qu'il introduit. S'agissant de « manières d'être », elles seront non pas individuelles et originales, mais typiques, reconnues et cataloguées. *Encore une fois,* l'arbre rejoue la floraison, le soleil l'apparition rayonnante à l'entour des nuages, encore une fois l'homme entre dans sa colère comme dans ce que la langue reconnaît être la « figure » d'une rhétorique existentielle. (Qu'est-ce qu'une « manière », en effet, sinon un « tour » reconnaissable des apparences et des comportements ?) Cette absence d'actualisation par l'article entraîne la constitution de ces expressions de manière en syntagmes figés. Elle écarte de fait toute appréhension par (*en* + nom) d'une « manière » originale ou inédite. Or, voilà bien ce qui met en question l'acceptabilité de *terrasse en printemps.* L'expression institue en style d'être notoire une détermination inconnue au répertoire des « manières » du français (si ce n'est en un sens vestimentaire qui n'est pas en question ici). Le *printemps* apparaît sans doute au français trop varié, trop multiple en ses manifestations pouvoir se typifier par le *en* (là où en revanche l'*arbre* ou la *terrasse* sont facilement saisis *en fleurs*). Le coup de force figural a donc consisté à présenter le *printemps* comme un geste simple des apparences, d'emblée reconnaissable dans son unité.

On objectera peut-être que l'adjectif *printanier* aurait suffi à manifester cette manière typique, que cette classe grammaticale est même tout entière consacrée à leur expression, et que la valeur de l'innovation figurale reste problématique. Mais il est clair que la détermination adjectivale dans *terrasse printanière* marque une qualité constante et inerte là où le *en* régit une « manière » transitoire et en développement. La *terrasse en printemps* se convertit en sa propre apparence, elle se déploie en une façon qui l'investit totalement sans pourtant l'épuiser. Transitoire, la détermination introduite par le *en* n'en est pas pour autant extérieure : la *terrasse* est moins un élément de l'ensemble printanier qu'elle ne le comprend comme l'un de ses possibles.

Le *en* marque donc d'une valeur dynamique la « manière » qu'il introduit. Il la présente comme un schème global en lequel un objet donné s'est entièrement réalisé, de façon presque délibérée, et sans que son essence s'en trouve altérée. Sous son apparition *en printemps,* la *terrasse* reste elle-même, disponible pour bien d'autres accomplissements et changements à vue, que limite seulement le répertoire d'apparences naturelles reconnues par la langue aux *terrasses.* Étendre ce répertoire, c'est raviver l'appréhension du dynamisme qui anime les formes du monde. C'est ébaucher un renouvellement de nos représentations par l'infléchissement discursif d'une forme linguistique reçue. La combinaison du *en* avec un nom dépourvu des

6. Selon l'expression de Lakoff et Johnson, *Metaphors we live by* (trad. fr. *les Métaphores dans la vie quotidienne,* Paris, Minuit, 1986) qui d'ailleurs font un sort à la métaphoricité du *in* anglais.

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

sèmes de la « manière typique » suffit à esquisser la vision d'un monde transitoire *et* permanent sous la variété de ses formes, se produisant à travers une rhétorique d'apparences jusque dans ses aspects les plus syncrétiques et les plus nécessaires. Vision qui me paraît justement correspondre à ce que le traducteur essaie plus généralement de faire comprendre du *Tao* dans son introduction et dans ses notes...

Au-delà de l'événement local que constitue l'expression *terrasse en printemps*, de son sens précis en contexte, on devine donc que la « figure » est susceptible d'un prolongement dans la langue. Il s'y propose une extension de l'usage du *en* à tous les noms d'apparences, fussent-elles *a priori* « non typiques ». Le trope prépositionnel qui présente ainsi des formes non typiques *comme* typiques peut virtuellement s'appliquer à toutes sortes de réalités : un paysage, un état d'âme, une attitude morale, etc. Il suffirait que cet usage du *en* passe en langue par élargissement de ses restrictions combinatoires coutumières pour que se généralise la vision du monde (comme jeu d'apparences stylisées et mobiles) dont il est porteur — jusqu'au point d'ailleurs où elle deviendrait à son tour ordinaire et non remarquable puisque inscrite dans la forme même de la langue.

Or, c'est précisément cet avenir possible dans la langue qui « garantit » l'événement figural, le soustrait à l'erreur ou à l'arbitraire, et assure sa puissance expressive. C'est parce que le dispositif figural s'est montré apte à produire des effets de sens pertinents en contexte qu'il a pu faire admettre l'infraction, transmuer en succès une défaite apparente de la compétence linguistique. Mais c'est aussi parce que l'infraction a esquissé une nouvelle légalité qu'elle se hisse au-dessus de la contingence d'un événement expressif particulier, et lui confère la force d'une institution linguistique. Ainsi s'annonce déjà dans telle figure singulière le champ de possibilités expressives qu'elle ouvre à la langue.

Le figural fait donc événement en tant que production réciproque d'une représentation discursive et d'une représentation de la langue, elle-même dédoublée. La langue, évoquée une première fois comme fond normatif sur lequel se détache l'infraction figurale, l'est une deuxième fois comme avenir possible de la figure. L'effet de sens discursif se produit dans ce battement.

S'il est vrai que le figural est une question posée à *ma* compétence linguistique (telle forme est-elle recevable comme forme de la langue ?), c'est aussi une question posée à *la* compétence — au sens banal — de la langue : jusqu'à quel point est-elle apte à représenter « ce qu'il y a à dire » dans la forme qui est la sienne ? En l'occurrence, jusqu'à quel point des formes adjectivales ou circonstancielles sont-elles suffisantes à énoncer le rapport de la terrasse à son apparence printanière dans une vision du monde taoïste ? Il a fallu reprendre à la langue un mode de détermination très spécifique, et étendre son usage (donc dans une vision saussurienne réaménager *tout* le système des valeurs linguistiques). *Il a fallu...* Il a fallu parce que les formes reçues étaient impuissantes à désigner *cela* qui s'offrait à dire.

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

La crise figurale me confronte à une double ouverture du monde et de la langue et me les fait évaluer l'une par l'autre. La remise en débat de la forme de la langue me ramène à son moment« originaire » : celui où elle s'affrontait à un monde neuf et encore innommé, celui où elle opposait au surgissement événementiel la monumentalité de ses symboles « premiers ». Le figural est l'indice que le monde s'est rouvert, que l'origine se poursuit, et qu'une nouvelle décision expressive est à l'œuvre, où s'entend l'écho de la fondation de la langue. L'événement du change de forme me donne ainsi la mesure de ce qui advient originalement. Et réciproquement l'inédit de ce qui advient rebondit dans un frayage de la signification, où un sens possible, une langue possible, se dégagent d'un travail des formes, sans preuves assurées.

Il n'y a pas d'autre secret au succès du figural qu'une exposition réelle du sujet parlant à cet entrecroisement de risques : ouverture à l'inédit dans le réel, à la déliaison linguistique dans la parole. Un moment, tout pourrait tomber de part et d'autre. Et, si le figural trouve finalement à se garantir par un accord sur des représentations sémantiques, il ne s'authentifie vraiment qu'en reportant d'abord dans le discours l'épreuve de l'ouverture à laquelle il répond. En effet, le figural n'en offre pas un témoignage lointain, et indirect. Il actualise *cette épreuve même* d'un affrontement de la forme à son autre, et d'une reconquête de la forme sur cet autre. Et c'est par là que se fonde la reconnaissance de *toute* ouverture dans le réel : comment pourrais-je éprouver que « les choses n'ont plus cours » sans cette contestation sensible à laquelle je vois les signes soumis et qui menace de les replonger dans l'insensé ? Comment pourrais-je avoir la notion de l'avènement d'un nouvel ordre des choses sans cette recomposition d'un sens, au-delà de toute attente, à laquelle j'assiste ? Dire que le figural fonde la reconnaissance de toute événementialité, ce n'est pas dire qu'il n'y ait pas d'événements en dehors de lui. Il y a bien des dessaisissements muets que je désespère de pouvoir relever par aucune parole. Mais je ne saurais pas même les apercevoir, si je ne les rapportais pas tacitement aux désarticulations que j'expérimente dans le figural. Et de même la force irruptive de l'événement peut m'apparaître comme la qualité brute d'un monde silencieux. Mais je ne la comprends comme un avènement que parce que dans le figural, j'ai éprouvé qu'elle était le vecteur de l'accès à un nouvel ordre du sens. En effet, dans le figural, cette force irruptive ne m'est pas vaguement signifiée : elle se produit sensiblement à partir d'une tension esthético-sémantique. Je fais l'expérience d'un devenir-sens des formes.

Le figural est donc doublement « représentatif ». Il représente (imitativement) quelque chose du monde en re-présentant (en présentant à neuf) la forme de la langue. Et ces deux sens du mot « représentation » ne sont pas associés par les hasards de l'homonymie, ils sont liés dans une seule fonction mimétique saisie dans son plein exercice. Effectivement, il y a bien des « imitations de choses » qui ne sont que des « répétitions de mots », vouées à la reprise indéfinie du même. Mais seul le figural rend possible un retour au monde « mimétique » : en ramenant à une décision « originaire »

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

sur la forme de la langue, il restitue au discours une puissance descriptive qui n'était pas donnée.

Et cette décision ne se prend pas dans l'arbitraire, ce n'est pas une invention à partir de rien. Il faut plutôt y voir une reprise et un déplacement des formes reçues, une redistribution de valeurs, une stylisation de données plastiques inexploitées par la langue mais caractéristiques de sa forme propre. Car, on ne sort pas de la langue par les moyens de la langue, mais on en rouvre les écarts, on en réaménage le système, on en bouleverse finalement la physionomie. Il sera toujours loisible après coup de reconnaître que telle révolution formelle (par exemple chez Malherbe la « géométrisation » du discours : prosodie de la netteté articulatoire, symétrisation de la syntaxe, figures de l'antithèse et de la distinction — ou contradictoirement chez Verlaine l'accentuation du « faible » : syllabisme de la coalescence, mots sémantiquement « vides » aux places privilégiées, relâchement des jointures syntaxiques, gamme thématique du fade, du neutre et de l'indécis) était présente dans la langue comme un de ses possibles, et justifiable historiquement, mais rien ne laissait prévoir que ce serait précisément dans cette direction là qu'en serait déployée la ressource. A chaque fois cette langue si familière qu'elle en était devenue transparente m'est présentée à neuf dans l'un de ses possibles, avec une acuité qui dut être celle de son « commencement ». Et je comprends que bien loin d'être achevée, cette langue est un champ mouvant de virtualités expressives dont certaines sont devenues des règles d'usage, et se sont quasiment incorporées à mes modes d'appréhension du monde, et dont d'autres sont à peine esquissées, en attente des événements qui les feront se lever et prendre leur place.

Aussi la langue n'est pas seulement un espace de mémorisation et de stockage des traces, qui autorise la reprise, c'est aussi, et du même coup, un espace de délimitation et d'écartement, où se fonde toute ouverture, et qui peut toujours être ouvert et redisposé. Le figural engrène l'un sur l'autre la représentation de l'écart linguistique et la représentation de ce qui « s'ouvre ». Il garantit la possibilité de référer à un monde en devenir (c'est-à-dire à un monde réel) non sur le mode d'un étiquetage fini, mais en tant qu'il s'y produit quelque chose. Il définit ainsi les conditions de toute *mimèsis* qui ne saurait « imiter » que dans un mouvement de reprise et déplacement d'écarts reçus[7].

Bien sûr, en chacune de ses occurrences, le figural n'*accomplit* pas cette représentation globale de la langue, porteuse de nouvelles représentations. Seule l'œuvre[8] tente d'étendre la logique d'une figure au tout de la langue,

---

7. Tel est bien, me semble-t-il, le sens de la *mimèsis* aristotélicienne, prise à son empan le plus large dans *la Poétique*. L' « imitation » d'actions y est toujours médiatisée par une représentation d'écarts entre valeurs éthiques ou pathétiques configurées dans l'agencement des rythmes, entre valeurs pratiques nouées dans le *muthos*. Cf. « Poétique et représentation », *Poétique* 58, 1984.

8. Songeons à ceci que dit Proust de Flaubert : « ... un homme qui par l'usage entièrement nouveau et personnel qu'il a fait du passé défini, du participe présent et de certaines prépositions, a renouvelé presque autant notre vision des choses que Kant, avec ses Catégories, les théories de la Connaissance et de la Réalité du monde extérieur. » « A propos du style de Flaubert », *N.R.F.*, janvier 1920, in *Contre Sainte-Beuve*, Pléiade, p. 586.

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

d'en déployer les conséquences en reparcourant toutes ses régions syllabiques, lexicales, syntaxiques pour les re-marquer de valeurs nouvelles. Mais pour autant que la langue est bien un système, *chaque figure représente virtuellement le tout de la forme de la langue.* Elle indique la direction dans laquelle on pourrait réorienter tout l'équilibre de ses valeurs. Ainsi la pratique du hiatus chez Verlaine n'est pas séparable de son usage spécifique de la métaphore : l'adoption d'une de ces figures entraînait logiquement l'autre. Une même volonté d'atténuation des écarts (syllabiques, sémantiques) les explique, une même représentation de l'indistinct. Le figural est donc toujours en puissance d'œuvre, fût-ce en ses occurrences les plus solitaires, hasardeuses, et éphémères. C'est dire qu'une représentation de la forme totale de la langue y est ébauchée mais aussi *toute* une représentation du monde (que seule l'œuvre a le pouvoir d'expliciter sans pour autant être capable de l'achever). Cette virtualité prolonge le figural au-delà de lui-même, transmue son effet de sens local en perspective sémantique indéfinie, lui confère cette « profondeur » encore incomblée après qu'il a été « compris », c'est-à-dire mentalement paraphrasé.

On resterait cependant en deçà de l' « actualité » du figural, si on l'identifiait à une simple décision formelle. Pour que, dans le figural, la représentation de la langue soit effective, il faut que se représente en acte non seulement une décision sur la forme de la langue mais, antérieurement à elle, et la fondant, la décision discursive elle-même, celle qui ouvre la possibilité de la parole. Ou, en d'autres termes, le figural ne peut se contenter, le fait même de la langue étant donné, de nous ramener au moment du choix de la forme de cette langue, il doit aussi nous ramener au mouvement « premier » qui dans la parole porte à la rencontre de *toute* langue, existante ou à venir. A chaque occurrence du figural, la parole recommence, elle doit être réinventée de fond en comble dans sa nécessité et dans sa forme. C'est l'irruption discursive même qui se rejoue et qui s'éprouve sensiblement, dans un dispositif tensionnel. Événement dans l'événement, le figural est donc une parole portée à la puissance seconde, parce qu'en même temps qu'il s'y dit quelque chose (et pour que quelque chose puisse s'y dire), la possibilité même de dire y est reprise et fondée à neuf.

L'entre-deux.

Et si de part et d'autre je m'étais trompé ? Si j'avais prêté au traducteur du *Tao* une intention qui n'a jamais été la sienne ? S'il n'y avait nulle figure dans cette *terrasse en printemps* mais seulement une négligence d'expression, voire la distraction d'un prote ? Est-ce que la figure s'effacerait jusqu'à ne plus laisser, comme le chat de Cheshire, qu'un sourire — ici ironique — dans le texte ? Est-ce que tout ce que cette expression a animé pour moi d'évocation de langue et d'effets de sens en contexte s'effondrerait instantanément ? Dois-je craindre d'être leurré par des simulacres d'expérience figurale où j'éprouverais toute l'actualité que je viens de

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

décrire « à vide » — sans aucun répondant objectif ? Et si c'est le cas, si tout énoncé est porteur d'une telle puissance d'illusion, ne faut-il pas en revenir au silence ou à l'accueil de ce qui se laisse parfaitement entendre dans l'univocité, hors des pièges du figural ?

Ou à l'inverse, si j'étais resté à côté ou en deçà des intentions de la figure, si j'en avais manqué des aspects essentiels ? Par exemple : c'est délibérément que le traducteur du Tao aurait employé *en* à la place de *au*, non pas du tout pour introduire à une détermination de *terrasse*, mais bien au sens d'une spécification temporelle de l'action contenue dans *ascension*. Il aurait donc détourné l'opposition purement euphonique *au* (devant cs.)/*en* (devant voyelle), pour la resémantiser. Effectivement, dans d'autres usages *en* régit des compléments de temps avec une nuance durative (*en* janvier, *en* 1900...) qui l'oppose au caractère ponctuel de *au* (*aux* beaux jours, *au* premier janvier...). Le français lui aurait donc semblé « ponctualiser » à l'excès les saisons (ce qui n'est remarquable qu'avec *printemps*, l'équivoque régnant sur le *en* qui régit les autres saisons). Il aurait voulu marquer que l'ascension rituelle, bien moins qu'elle ne se fait à date fixe, a lieu dans une humeur saisonnière qui s'étend sur toute une période. Duratif, le *en* manifesterait aussi le caractère « atmosphérique » de ce printemps qui englobe l'ascension comme l'ambiance qui lui convient. Et on ne serait plus très loin de la nuance de « manière » qu'on reconnaissait tout à l'heure au même *en* construit autrement. Ainsi, encore une fois, une forme de la langue (l'extension combinatoire du *en* temporel) aurait été infléchie dans ses valeurs, pour décrire le caractère à la fois intérieur et débonnaire de l'excursion rituelle, l'accent n'étant plus mis cette fois sur la transfiguration de la terrasse.

Ou encore : le traducteur du *Tao* aurait une connaissance du français bien plus fine et précise que celle que je lui prête. Il se serait souvenu que, dans une acception un peu oubliée, *en printemps* renvoie bien en français à une « manière typique », de même d'ailleurs que *en hiver, en automne*, etc. Toutes expressions prises au sens de « en habit de printemps, hiver, automne... », par un raccourci métonymique où la saison tout entière vaut pour le vêtement dont elle est l'occasion, mais où aussi on endosse avec ses habits de saison la saison tout entière. L'effet de sens alors serait autrement complexe. Le *en* serait bien porteur des valeurs dynamiques qu'on lui a reconnues, mais il ne serait plus au même titre le vecteur d'une archétypisation des apparences. La « manière » de la terrasse ne serait plus inédite dans la langue, mais en revanche elle apparaîtrait typiquement anthropomorphe et en tant que telle agent d'une métaphorisation de la terrasse. Les apparences printanières de la terrasse seraient redécrites comme « vêtement de saison » selon un curieux retournement de l'orientation du trope. En effet, dans la langue, l'expression *en printemps* donne l'apparence saisonnière pour modèle du changement vestimentaire : elle redécrit un fait de culture — l'habillement — en fait de nature — l'apparition de formes et de couleurs saisonnières. Mais c'est qu'elle est régulièrement appliquée à des sujets humains. Dans notre contexte, employée à propos d'un objet

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

naturel, l'expression redécrirait un fait de nature — l'apparence printanière — en fait de culture — le vêtement — lui-même étant redécrit dans la langue comme fait de nature. Ou encore : la terrasse entre en ses habits de saison comme en la saison qui elle-même « se vêt », etc.

La représentation de la langue consisterait en un élargissement du paradigme des « manières » régies par le *en*, mais sur un mode plus spécifique : elle étendrait à *en printemps* (littéral et « non typique ») la valeur de « manière typique » clichée dans *en printemps* (métonymique). L'effet de sens local serait analogue : présenter l'apparence de la terrasse comme une forme aussi transitoire, détachable et typique que le vêtement. Mais il se prolongerait en d'autres retentissements représentatifs : en faisant pivoter les positions du « propre » et du « figuré », l'expression ébranlerait la primauté du « naturel » comme comparant du culturel, elle montrerait qu'une circularité infinie en fait les figurants l'un de l'autre et que seul un arrêt arbitraire dans cette circularité permet d'assigner une propriété « première » à une classe de choses. Par là, elle accentuerait et généraliserait implicitement, à partir de la *terrasse en printemps*, une vision dynamique des formes du monde, en les montrant non seulement mobiles mais convertibles l'une en l'autre.

Que faut-il en conclure ? (On aura compris que je ne cherche pas ici à élucider l'intention « vraie » du traducteur du *Tao*, ni même à interpréter son énoncé : plutôt à observer comme le figural se produit, comment il « varie » et de quel type de vérité il peut être crédité). Non pas que toute reconnaissance du figural est arbitraire ou invérifiable. Entre toutes les hypothèses que j'ai posées, il y en a sûrement une qui est meilleure que les autres : plus riche de relations avec le contexte, plus précise, plus économique dans le trajet interprétatif qu'elle propose. Mais *quelle que soit* l'hypothèse qu'il faille retenir en définitive, il se révèle ceci qui les réunit toutes : que le discours est toujours en puissance de figuralité, c'est-à-dire qu'un retour sur sa forme y est toujours possible, et que ce retour se produit *entre deux* représentations de la langue. Il suffit qu'un locuteur et son destinataire aient, pour des raisons absolument contingentes (distance historique, éloignement social) deux représentations de la langue divergentes pour que le discours de l'un soit d'emblée figuralisé par l'autre. Que cet écart ait *de plus* été prévu et joué par l'énonciateur, ce n'est qu'une circonstance historiquement contingente du figural et que les péripéties du temps peuvent aussi bien effacer.

Ainsi, dans *la Recherche*, M. de Norpois est-il invité à dîner par les parents du narrateur en grande partie pour l'exotisme de sa langue diplomatique, langue qui est vraiment entendue parce qu'elle est devenue absolument désuète. Et moi-même, feuilletant Ronsard, je m'arrête presque à chaque mot, dont j'évalue la saveur phonétique et la richesse d'associations, j'assiste à une syntaxe que le dépaysement historique me rend plus évidemment vigoureuse, et dont je vois à l'œuvre le *travail* de relations. Ou encore, lisant la traduction du *Tao*, qu'elle soit subtile ou fautive, j'accède à

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

la reconnaissance de la valeur du *en* en français, j'en reparcours toutes les nuances. Son usage équivoque me révèle des relations entre temporalité et manière, espace englobant et détermination intérieure, apparence et manifestation. Et je saisis que tout ce jeu est produit en fait par la métaphoricité latente du *en* dans la langue, ici animée par l'ambiguïté. Ceci est une vérité qui en aucun cas ne me trompe.

Or, l'important est évidemment que le figural n'a jamais tort. Quelles que soient les causes de l'entre-deux, il conduit *réellement* à une représentation de la langue. Seuls peuvent se tromper le raisonnement sur les intentions de l'énonciateur, et l'interprétation des relations dont la forme de l'énoncé est porteuse en contexte. Mais le mouvement du retour à la forme même de la langue est certain. La famille du narrateur de *la Recherche* n' « invente » pas les tours de phrase de M. de Norpois, elle les entend mieux que ses anciens collègues aux Affaires et je ne projette pas dans Ronsard une syntaxe inexistante, je l'appréhende au point de sa plus grande actualité, peut-être inaperçue de ses contemporains. Il y a ainsi du « musée imaginaire » dans l'écoute de toute parole, mais ce serait une erreur de croire que c'est un obstacle à l'évaluation des formes. Bien au contraire, sous le stuc des déclarations d'intentions et des projets affichés, se révèlent peu à peu la ressource de structure et la véritable rigueur de l'énoncé.

Bien sûr, ce caractère inévitable du figural (puisqu'il n'est sans doute pas deux locuteurs qui aient exactement la même représentation de la langue — puisqu'il y a toujours du « jeu » entre les langues qui se parlent) ne doit pas faire oublier qu'il constitue aussi un jeu de discours spécifique, répondant à un calcul délibéré. Et en tant que tel, le figural est le produit d'une autre nécessité : non celle, mécanique et involontaire, née de l'écart entre la langue des uns et des autres, mais celle qui vient avec l'interlocution, c'est-à-dire cette distance à conquérir entre moi et d'autre qui motive ma parole. Le figural projette et médiatise cette distance dans l'énoncé en y configurant le vacillement entre deux formes de la langue. Il faudra que, surmontant une rupture de communication, je passe par ces deux formes successivement identifiables comme celle de l'autre — novatrice — et la mienne — normative —, pour en mesurer le déplacement, et la force d'adduction.

Il y a donc « crise ». Et rien ne garantit l'issue de cette crise, sinon le prix que j'accorde au lien verbal. Avec le figural, il devient en effet de ma responsabilité de remédier à l'inachèvement des formes et des significations ou d'assumer une rupture de communication. Ce dilemme m'arrache à mon extériorité de contemplateur des significations. Quel que soit le choix que je fais en dernier ressort, je n'ai plus le privilège de la désinvolture. Mon refus de traiter avec le figural entraîne le rejet d'un ensemble de contrats : le « linguistique » (qui pose que les mots de la langue ont un sens), le « sémantique » (qui admet qu'un énoncé est interprétable), l' « interlocutoire » (qui postule qu'on ne (me) parle pas pour ne rien (me) dire). Cette rupture me rejette moi aussi dans une extra-territorialité sym-

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

bolique qui m'ouvre à une violence virtuelle... Celle du malentendu et de la discorde[9].

Faut-il voir dans la provocation figurale un cynisme du discours ? Un chantage au non-sens où le discours trahirait le consensus sur les représentations auquel la langue semble vouée par essence ? Ce serait céder à l'illusion que la langue puisse être clôturée dans un univers de formes et de significations closes. Ce serait aussi retirer au discours tout *mobile*. Le figural rappelle que la dynamique du discours est de se conquérir sans cesse sur la langue, au risque de l'entente. Il n'y a pas de communication dans la parole sans cette « passe » entre deux, par laquelle je suis arraché à un site linguistique, introduit de force dans la sphère de l'autre, et amené à reprendre à mon compte la proposition de langue qu'il me fait, à en poursuivre même l'esquisse. En dehors de cette expérience, la parole se réduit à des retrouvailles sur un partage déjà opéré — au lieu de ce partage en acte entre deux —, à une commutation de fonction des deux côtés d'un canal — au lieu d'une mise à l'épreuve du code à propos de « ce qu'il y a à dire ». Ses seuls événements sont des incidents de manipulation ou de transmission. Les changements de rôle y supplantent l' « échange ».

L'événement figural implique donc que je m'expose à cette ouverture qu'un autre ménage dans la langue et où je suis sommé de prendre avec lui le risque d'un change de forme. Or, qu'est-ce qui peut bien m'amener en ces lieux du plus grand danger, là où ma représentation de la langue pourrait se perdre et avec elle mon abritement symbolique, là où j'encours le péril de trébucher avec l'autre dans la promiscuité de l'insensé ? Sans doute le crédit que j'accorde à cet autre avec qui j'ai bien voulu entrer en matière, la confiance que j'ai qu'il me conduira à bon port dans la signification et tous les motifs intersubjectifs qu'on voudra[10]. Mais, au-delà, ce point où entre deux la forme de la langue est sacrifiée à l'irruption d'un quelque chose à dire m'apparaît bien comme l'enjeu profond de toute parole. Il s'y produit une mise à jour qui nous concerne en commun et où nous nous retrouvons, même si pour cela il m'a fallu d'abord accepter cette avance de l'autre sur moi, cet assujettissement à la forme de sa parole. Cette forme en effet, il a fallu qu'elle m' « arrive », elle serait restée inachevée sans moi et elle demeure ouverte après moi et inappropriable. Un autre saura peut-être la pousser plus loin et approfondir ce qu'elle dit. Je devine en tout cas qu'une telle ouverture ne saurait advenir qu'entre deux, grâce à cet écart

---

9. Peu de rhétoriciens (mais beaucoup de faits divers) nous parlent de l'échec possible du figural. Il y a tout de même quelques pages de Jean Paulhan, dans *l'Expérience du proverbe* (*O.c.* II, 110, Cercle du livre précieux, 1966) et dans *les Hain-tenys*, (*ibid.*, p. 79) qui en évoquent les périls. Le risque y apparaît d'ailleurs partagé entre le locuteur qui peut se trouver rabroué pour l'inopportunité de sa tentative figurale, et l'auditeur qui peut s'avérer incompétent à surmonter la provocation qui lui est faite. La joute proverbiale malgache décrite par Paulhan est au fond un genre qui joue du balancement de ce risque entre deux, qui l'institue en jeu de forces collectivement sanctionné, où s'épargnent sans doute des querelles plus âpres.

10. Dans *la Parole intermédiaire* (Paris, Seuil, 1978), François Flauhault les analyse très bien. Pourtant la parole ne s'y réduit pas. Il y a dans la parole un « entretien » qui dépasse ses déterminations psychosociologiques. Sans cet entretien, aucune communauté linguistique ne pourrait être fondée qui serve de cadre à ces « rapports de place » qu'elle autorise.

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

qui résulte d'une différence de position dans la langue. Ainsi la conjoncture interlocutoire qui en la circonstance manifeste la priorité de l'autre n'a rien de figé. Il se peut qu'elle se renverse dès que je reprendrai la parole. Et ces jeux de force nous trouvent occupés à autre chose qu'eux : une mise en travail de la désignation à laquelle nous sommes également intéressés parce qu'elle prouve non seulement qu'on parle mais qu'on *peut* parler, entretenir la parole, lui faire accomplir le frayage référentiel qui justifie son existence de fait.

Passage de la catachrèse.

L'événementialité du figural, cependant, ne se laisse pas saisir sans son ombre portée qui est sa disparition dans l'inactuel. Car le figural ne cesse d'apparaître et de disparaître malgré l'effort solidaire des grammairiens pour définir des normes et des rhétoriciens pour objectiver des types d'écart. Chacun sent pourtant que les grammaires et les rhétoriques sont aussi impossibles que nécessaires. Impossibles parce que les limites qu'elles tracent (à la norme, à l'écart — c'est-à-dire à l'événement) peuvent à tout moment être déplacées par l'événement même c'est-à-dire par une situation de parole réelle où des interlocuteurs engageront une représentation de la langue autre que celle qui leur est assignée. Nécessaire parce qu'il faut au moins provisoirement s'entendre sur la forme de la langue si l'on veut parler, et faire de la parole le cadre de déplacements et réévaluations de cette forme.

Quoi qu'il en soit, l'inactuel est au revers de toute reconnaissance de la forme linguistique. Pour identifier des signes, on a dû en effet écarter tout ce qui n'était pas strictement nécessaire à cette identification, c'est-à-dire non seulement des qualités sensibles mais aussi des jeux de rapports (dispositions, intensités, quantités, homologies et contrastes) qui accompagnent la réalisation de la langue en parole et troublent la netteté de l'articulation linguistique. Et dans cette discrimination, on s'est sans cesse guidé sur l'inactuel comme sur le critère du linguistique. Les signes linguistiques ont effectivement pour caractère d'offrir des représentations ou des types de rapports « déjà opérés ». Les associations sémantiques n'ont pas à y être accomplies parce qu'elles nous sont garanties par le lexique, la syntaxe n'exige le frayage d'aucun mode de relation mais la mise en œuvre de fonctions que leur répertoriage dans les grammaires suffit à nous faire supposer connues et comprises[11]. Et l'on conçoit bien que sans ce fond d'inactualité que déploient avec elles les formes certaines de la langue, un énoncé ne

11. Mais qu'est-ce réellement qu'un « complément d'objet » ou un « génitif » ? Quelle multiplicité de rapports recouvrent ces noms de « fonctions » ? Ne pourrait-on pas tout aussi bien les relire comme des « figures » ? Toute grammaire n'est-elle pas une rhétorique ? C'est ce que suggère M. Deguy, non seulement dans les lectures de textes qu'il propose mais aussi dans sa pratique poétique : ainsi lorsqu'il met en œuvre par exemple « le poème du génitif ».

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

serait plus qu'une somme de doutes et d'hypothèses sans forme fixe ni points d'appui. Et rien ne saurait y paraître, ni représentation, ni bouleversement figural. S'il est vrai que la communauté linguistique se rejoue et se retrouve dans le figural, elle se lie et se perpétue dans une « déprésentation » de la langue qui lui assure la transparence de ses pensées et de ses actes.

Ainsi se trouvent rejetés dans une latence qui double le discours et s'accroît avec lui non seulement son épaisseur sensible mais surtout la dynamique de relation à partir de laquelle la langue a dû constituer sa règle et que la moindre attention au jeu des formes nous fait redécouvrir à l'œuvre dans un énoncé. C'est pourquoi lorsque « rien » ne laissait prévoir l'apparition du figural (ni la circonstance, ni le genre discursif, ni la personnalité du locuteur) on peut aussi bien dire que « tout » la laissait attendre. Tout ce qu'on a repoussé pour faire place à une bonne forme du discours et qui devait bien subsister quelque part comme sa *réserve*. Il aura suffi d'une hésitation sur la forme de la langue ou d'un revirement de la visée sur les données plastiques du discours — comme en un de ces tropes de l'intentionnalité qui, dans la perception, surprennent parfois un regard trop sûr de ce qu'il voit, c'est-à-dire finalement démobilisé, passif et ouvert au surgissement d'une *gestalt* inattendue —, il aura suffi de cette éclipse du linguistique pour que se produise une involution dans le discours de ce qu'il refoulait hors de lui...

Cependant, parce qu'il exige des « opérateurs », cet événement figural n'a ni pérennité ni objectivité. Toujours virtuel dans le discours (à raison même de la consistance formelle du discours), il n'est jamais assuré. Il reste suspendu à la tension que crée l'écart entre deux consciences linguistiques. Et rien n'est plus fragile et éphémère que cet espace de réfraction interlocutoire, aussi menacé par le consensus linguistique (les écarts de l'énoncé sont intégrés à la norme du destinataire) que par son éclatement (les interlocuteurs n'ont plus de norme commune). Même lorsqu'il a paru, dans une distance exactement mesurée, le figural est d'ailleurs voué à un retrait dans l'inactuel, à un retour à l'inertie de l'association linguistique. Car pratiquement, dans la poursuite du sens, *personne n'ignore qu'il faut savoir finir une figure*. C'est-à-dire, en un point, substituer aux tensions esthétiques et aux processus d'inférences qu'elles ont soulevées une abréviation qui « vaudra pour » un sens, permettra à la figure de « passer », et à l'entretien de s'accomplir[12]. Il faut néanmoins reconnaître que dès lors, rien n'est plus

12. Aussi, malgré les attaques légitimes qu'elles subissent, les anciennes théories « substitutives » du trope ont-elles du vrai. J. R. Searle écrit : « ... le problème cardinal de la métaphore est d'expliquer comment le sens du locuteur et le sens de la phrase divergent l'un de l'autre tout en étant pourtant reliés l'un à l'autre. Une telle explication est impossible si l'on suppose que le sens de la phrase ou du mot a changé dans l'énonciation métaphorique. » (*Sens et expression*, Paris, Minuit, 1982, p. 133.) Il est clair que dans le processus tropologique, il n'y aurait aucune tension figurale si le mot employé métaphoriquement ne gardait d'abord son sens littéral. Mais il est non moins clair qu'au terme d'une interprétation, le mot employé métaphoriquement est « traduit » approximativement. A défaut d'admettre cela, on s'interdit de comprendre toutes les substitutions de sens qui affectent peu ou prou tout le lexique dans une vaste dérive tropologique. On suppose que toute figure reste indéfiniment ouverte et tensionnelle ce que dément l'expérience, et l'histoire de la langue.

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

tout à fait comme avant : la forme du discours a perdu son innocence, sa transparence. Encore marquée des opérations qui l'ont produite, mais déjà en état de disparition, elle baigne dans une lumière ambiguë.

D'où une sérieuse difficulté pour les rhétoriciens, aussi soucieux que les grammairiens de répertorier les formes objectives qui relèvent de leur compétence. On sait que la solution, à partir de Dumarsais, consiste à présenter, sous le nom de *catachrèse,* comme une « espèce » de figure ce qui est manifestement une *modalité* du figural. Le paradoxe éclate dès l'abord dans le *Traité des tropes* qui range la catachrèse, au chapitre second, sous la rubrique « Des Tropes en particulier », mais qui est amené à conclure qu' « elle règne en quelque sorte sur toutes les autres figures » (p. 61). Il y a là une difficulté propre à ébranler tout l'édifice rhétorique[13]. Il faut y revenir parce que c'est aussi de ce point crucial que peut partir une autre approche du problème rhétorique.

Dumarsais s'efforce donc de donner un statut à ces tropes rendus imperceptibles par leur ancienneté et leur caractère coutumier : les « *pieds* du fauteuil » et autres «*feuilles* de papier ». Bien plus que le résultat d'une opération, il y voit une conséquence mécanique de la pénurie des signes face à la richesse des idées. L'état de pauvreté sémiotique, de même que l'abstraction de certains concepts, expliquent que les « mots n'ont pu garder longtemps une simplicité qui les restreignît à un seul usage » (p. 60). L' « extension » se confond ainsi avec le développement historique des langues — ou encore *l' « abus »* (l'*abusio* latine qui traduit la *catachrèsis* grecque) *est la loi* par l'effet d'une violence qui renvoie à l'effraction linguistique elle-même. Significativement, le mot « langue » est d'ailleurs présenté comme un exemple *princeps* de catachrèse : le nom « langue » est catachrétique (on désigne la fonction par l'organe qui l'autorise) comme le sont les éléments de son référent. Car les listes qu'ébauche Dumarsais manifestent que de proche en proche ce sont toutes les catégories lexicales qui sont concernées par elle : non seulement les noms, mais aussi les verbes, les auxiliaires « être » et « avoir », les pronoms comme « dont », les adverbes, les prépositions comme « dans » ou « après ». Le lexique est donc en état de catachrèse généralisée, il est de part en part dérivé figurale-

13. Fontanier, on s'en souvient, définit la catachrèse comme authentique trope mais « non vraie figure ». La figure tropologique n'est plus définie, comme chez Dumarsais, comme écart par rapport à un sens « premier », mais, comme substitution d'un terme pris au sens tropologique à un terme pris dans un sens littéral. Les catachrèses ne répondant pas à ce critère substitutif ne sont donc pas des figures. Ainsi « aile » dans « aile d'un bâtiment » peut bien être reconnu comme tropologique puisque historiquement il y a dû avoir « changement de sens », mais il n'y a pas figure puisque aucun mot de la langue ne pourrait venir, en synchronie, se substituer plus littéralement à lui pour désigner la même chose (Sur tout ceci, cf. Fontanier, *les Figures du discours,* Paris, Flammarion, 1968 et l'introduction de G. Genette). Le geste de Fontanier consiste donc d'une part à réserver, comme Dumarsais mais plus radicalement, la catachrèse aux tropes ; d'autre part à interdire toute interrelation entre langue et figuralité, par une saisie purement synchronique de l'événement figural. Dans le moment instantané de l'écart, il faut bien en effet qu'une légalité, fût-elle imaginaire, se heurte à une transgression. Mais les figures de Fontanier sont sans passé et sans avenir : on ne peut jamais reconnaître comment elles viennent de la langue et comment elles y retournent. Elles se tiennent dans ce hors-temps radical où une légalité absolue rencontre des écarts absolus. La temporalité même du processus figural étant exclue par cette pure synchronie, on ne saisit plus comment une substitution peut finalement être comprise, c'est-à-dire en un point réintégrée au discours en tant que forme de langue possible...

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

ment et seule la restriction du propos de Dumarsais aux tropes l'empêche de montrer qu'il en va de même de la syntaxe et de l'organisation phonétique du discours. Car s'il y a des catachrèses *de* métaphore, *de* métonymie, *de* synecdoque, comment n'y en aurait-il pas d'ellipses ou de chiasmes, d'allitérations ou d'assonances[14] ?

Sans doute Dumarsais a-t-il tort de confondre, comme un seul mouvement tropique, le « tour » du sens et le tropisme de son actualité. Mais en montrant l'extension de la catachrèse, en la posant comme principe de développement de la langue, il fait une (re) découverte dont l'oubli scande l'histoire de la rhétorique : celle de la figuralité générale dont relèvent à la fois les « figures » et les formes de la langue. Cet « oubli », on l'a vu, n'est pas seulement le fait de la rhétorique, il est au revers de l'exercice de la langue. Mais il s'avère impuissant à occulter absolument le fond figural qui resurgit au détour d'un événement discursif ou d'un ressaisissement rhétorique du discours. Toute rhétorique qui choisit d'ignorer la figuralité généralisée dont relève la parole est la proie d'un dérèglement essentiel. Ses classifications demeurent incapables de discriminer formellement des formes d'écart et des formes normales, puisque la norme est un seuil perpétuellement retracé entre deux par la compétence linguistique de chacun et les mutations de la langue. Cependant, il est de fait que malgré l'arbitraire de ses décrets, ou plutôt à cause d'eux, la rhétorique la plus naïve et impensée jette efficacement le soupçon sur le tout du discours : y a-t-il figure ou non ? Aucune réponse ne peut absolument soulager cette inquiétude. L'absence de critères absolus, la variété des classifications et l'incertitude sur le nom même des figures, répandent le doute sur l'innocence de *toute* forme discursive. Et par son défaut même, la rhétorique rejoint ainsi pratiquement le but qu'elle est incapable d'atteindre théoriquement : réveiller la conscience de la langue, rendre compte de la figuralité en puissance dans le discours en général.

Pour efficaces qu'elles soient, de telles rhétoriques laissent insatisfait par tout ce que leur activité comporte d'aveugle, et leurs déclarations d'égarant (car il en est peu qui ne cherchent à fonder leur arbitraire en raison[15]). On peut donc rêver à d'autres rhétoriques (elles existent au moins fragmentairement), plus lucides sur elles-mêmes, plus proches surtout de l'expérience de la parole. Ainsi un *Traité* non plus *des figures* mais *du figural*, au lieu de classifier des écarts distinguerait phénoménologiquement des modes

---

14. En effet, on trouverait sans peine des exemples de réduplication consonantique passés dans telle ou telle langue en marque intensive ou aspectuelle du verbe : la figuralité de l'allitération, en même temps qu'elle est devenue forme de langue, y disparaît en tant que telle. Ailleurs, dans telle langue sémitique, la répétition du mot se catachrétise en marque de pluralité (sur tout ceci, cf. E. Cassirer, *la Philosophie des formes symboliques* I (1953), Paris, Minuit, 1972, p. 147). A l'inverse, une ressource syntaxique peut se transformer en figure dès qu'elle est proscrite : soit notre « anacoluthe » (ou rupture de construction), non remarquable dans la langue de la Renaissance, mais qui dans la langue classique réapparaît comme figurale, puisqu'elle est écartée de la norme linguistique.

15. Or, c'est au contraire cet arbitraire qui garantit leur bon fonctionnement. Par exemple une rhétorique à deux figures qui décréterait que toute forme discursive est susceptible d'être « ronde » ou « carrée » contraindrait à effectuer le même retour au discours que la plus sophistiquée des classifications de figures.

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.

d'actualité de la forme[16] (ce qu'ébauche de fait mais sans en rendre compte la tripartition du littéral du catachrètique et du figuré dans les traités classiques mais doit-on s'en tenir à ces trois états ?), et analyserait leurs conditions interlocutoires. Ou, s'il s'agit d'en revenir à la description des formes, un *Traité de figures généralisé* reprendrait à la langue *comme* figures (c'est-à-dire relations en acte, en travail, que la légalité linguistique n'immobilise jamais totalement) telle fonction syntaxique, telle tendance phonétique, telle valeur positionnelle ou telle polysémie lexicale[17]. Je sens trop que je n'écrirai aucun de ces traités, mais que je les laisserai à leur existence éparse dans les propos des philosophes, des grammairiens et des poètes... En revanche une question, qui en un sens précède tous ces travaux, me retient plus particulièrement : de quoi est fait ce fond tensionnel où s'écartent les formes de la langue et celles qui les bouleversent ? Ou encore : quel est le dispositif qui dans le discours sans cesse arrache la parole à elle-même pour mieux lui restituer la plénitude de ses pouvoirs ? Sur ce chemin — aride et vertigineux — je tenterai encore quelques pas.

16. C'est très exactement cette conversion qu'opère J. Paulhan dans son parodique *Traité des figures* (*O.c.* II) : manifestant le dérèglement et l'impossible de la typologie classique des figures à mesure qu'il l'expose, il conduit son traité à ce point. Je réserve à une autre étude l'analyse de ce mouvement.

17. Sur cette voie, qu'on pense aux anciennes grammaires qui traitent de la quantité syllabique, ou au sort longtemps incertain de telle fonction syntaxique entre grammaire et rhétorique (par exemple l' « épithète » — c'est-à-dire l'adjectif descriptif et non définitionnel — encore répertoriée par Fontanier comme « figure d'élocution par extension », p. 324). Ou encore l' « apposition » présentée par lui comme « figure de construction par exubérance ». Tout aussi bien on pourrait être attentif à la charge tropologique que recèle la renomination impliquée par l'apposition : ainsi V. Hugo en poussant l'apposition à son maximum de tension dans des expressions comme le « pâtre promontoire » n'aura fait, en guise d' « écart », que révéler cette charge tropologique.

© EDITIONS BELIN / HUMENSIS. TOUS DROITS RESERVES POUR TOUS PAYS - PAGE TELECHARGEE SUR LE SITE PO-ET-SIE.FR - VOIR LES « CONDITIONS GENERALES D'UTILISATION » DE CE SITE.